

Annette Dépraz-Rochat du Séchey, ménagère et ouvrière à domicile (1886 – vers 1982)

Annette Dépraz-Rochat, dite « La Nanet » par les intimes, est née aux Charbonnières, au Vieux-Moulin, en 1886. Fille de Charles Rochat du Moulin, sœur de Marcel Rochat dit aussi du Moulin. Elle maria Paul-Marius Dépraz du Séchey où elle s'en alla vivre. Malheureusement Paul-Marius, né le 14 mars 1885, devait déjà décéder le 22 août 1920, à l'âge de 35 ans. Ainsi Annette Dépraz éleva seule sa fille unique Marie-Alice.

Jeune fille, elle vit dans un milieu paysan qui, tout en résidant au village, a des attaches solides à l'Epine-dessous, c'est-à-dire qu'on est parent de différentes manières. C'est une existence encore toute patriarcale, où le soir, à la veillée, on égrène le chapelet interminable des parentés, on remet sur le tapis ces bonnes vieilles histoires d'autrefois. Le dimanche, on monte à l'Epine, où ceux-là, après le culte, viennent trouver la famille au Moulin. Recommencent alors les discussions à n'en plus finir où déjà, et sans le savoir, on refait le monde.

Annette Dépraz ne perd pas une miette de ce qu'elle entend. Tout s'enregistre dans sa mémoire, jusqu'aux moindres détails. De telle manière que plus tard elle pourra tout restituer avec une précision presque incroyable. Véritable moulin à paroles, mais intéressante en diable, jamais à court, et puis ci, et puis ça, et l'on va dans toutes les directions pour finalement revenir comme si de rien n'était au fil conducteur.

Annette Dépraz est un phénomène, une encyclopédie villageoise, un ordinateur avant l'heure. On aurait passé des heures à l'écouter, et puis aussi à l'orienter, car ces étalages de parenté, pour finir, ça embrouille et ça lasse, d'autant plus qu'en ces villages les patronymes ne sont guère nombreux et que l'on oscille toujours entre deux ou trois noms. Heureusement qu'il y a les surnoms, et que ceux-ci sont des plus caractéristiques !

Mme Dépraz a été enregistrée plusieurs fois. Le dépouillement de ces témoignages parlés donnera trois textes mis en brochures dont on trouvera les couvertures ci-dessous.

Ces trois textes offrent un éclairage à chaque fois différent sur la vie ancienne de nos villages. Ils restituent non seulement des faits, mais surtout une ambiance, chose que ne sauraient faire retrouver de simples documents officiels qui, s'ils fixent des dates et des événements, n'en font par ressortir l'aspect vraiment émotionnel et vécu.

Ce fut une grâce que de connaître Madame Dépraz qui raconta aussi à sa famille la manière dont étaient alors traitées les ouvrières à domicile, c'est-à-dire comme de la merde, n'ayons pas peur des mots. Travail ingrat pratiqué le soir voire même la nuit, car il fallait souvent que votre production arrive à l'usine le lendemain matin même. Avec bien évidemment une paie de misère. Ainsi s'enrichissaient les patrons d'ici, tandis que leurs ouvrières crevotaient dans

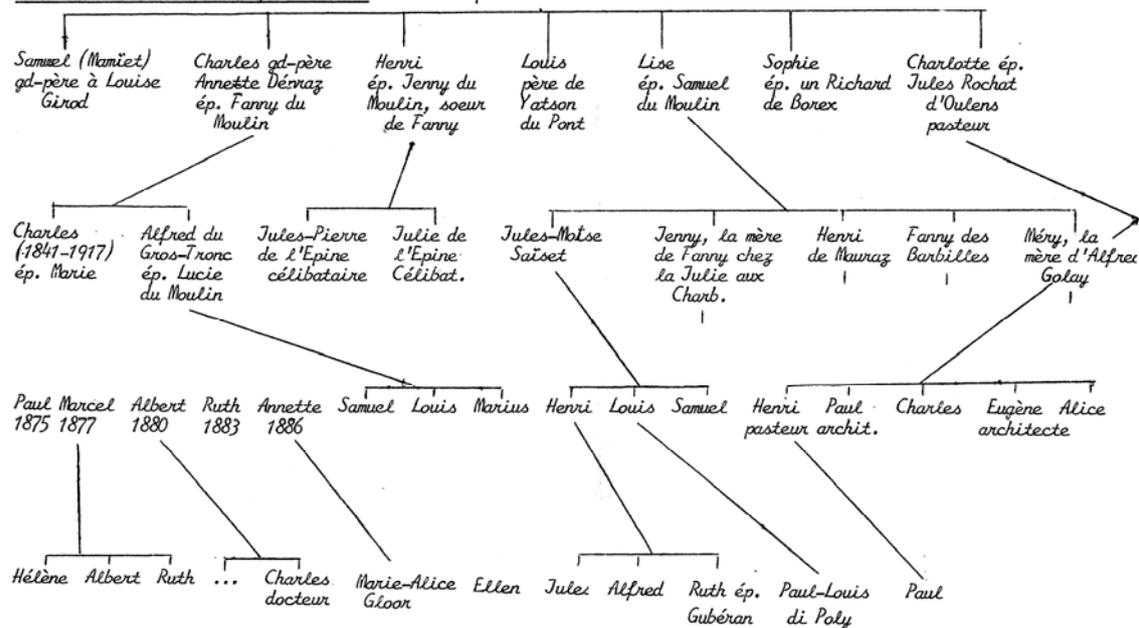
l'indifférence générale, chacun de ces industriels ayant toujours l'excuse que pour ces gens qui travaillent à la maison, ce ne sera jamais qu'un appoint, tandis que le revenu principal proviendra de l'entreprise agricole. O maigre consolation pour ceux qui n'ont qu'un petit domaine et un pair de vaches à l'écurie...



Probablement devant la porte de grange du vieux moulin, aux Charbonnières, vers 1910-1915. Descendance de Charles Rochat dit Tcherlu, absent ou décédé à l'heure où l'on prend la photo. Contre la porte de grange, Albert, Marcel du Moulin et l'un des fils Dudan. Devant eux, Fanny chez la Julie, Annette Dépraz-Rochat, dite la Nanet, Marie-Judith sa mère, Ruth. Les deux enfants ne nous sont pas connus.

Arbre généalogique sommaire de ceux
du Moulin et de ceux de L'Épine-Dessous.

FREDERIC ROCHAT DE L'ÉPINE-DESSOUS
épouse Julie Rochat



N-B: faire attention à la descendance de Charlotte et de Jules Rochat d'Oulens; comme il n'y avait pas assez de place pour la faire figurer sur la ligne de la même génération, nous l'avons descendue d'un rang; pour retrouver les parents d'une même génération, il conviendra donc de remonter toute cette descendance d'un rang.

Regard sur le travail à domicile par Annette Dépraz-Rochat

Interview faite chez elle par le docteur Charles Rochat de Grandvaux le 20 août 1975 et intitulé : « **Récit de tante Annette, 88 ans et 8 mois** »

- Vous comprenez, à la Vallée, avant que l'industrie se développe autant, dans la commune du Lieu, les gens travaillaient au sertissage, ils faisaient dans la lapidaire ou bien les pierres au tour. Deux ou trois marchands horlogers se sont enrichis sur les gens du village, ont fait des fortunes d'un million, millionnaires, et ils tenaient encore les gens, ils croyaient qu'ils leur faisaient une faveur de les occuper. Alors les gens avaient chacun deux ou trois têtes de bétail, ils étaient contents quand ils avaient un peu d'agriculture, ça les rendait un peu plus indépendants. Alors mes parents avaient développé l'agriculture. Ils s'étaient mis amodiataires pour être plus libres. Et puis pour pouvoir faire quelque chose. Ils payaient les gens trente à quarante centimes pour faire une grosse de sertissage. Une grosse, c'est 144 pièces. Quand je travaillais de l'emboutissage à la machine, savez-vous combien j'étais payée à la grosse ? Le travail à domicile, vous savez, jusqu'à la haute conjoncture, les gens qui travaillaient à domicile, étaient exploités. C'était affreux. Il fallait qu'ils fassent une grosse pour 20 cts. Des fois, quand j'en faisais trente grosses par jour, il me fallait combien d'heures... Et puis, quand on avait fini, il fallait tout visiter le

travail, et s'il y avait des contre-pivots qui étaient cassés, il fallait les enlever et les remplacer. On était pas payée pour ça.

Intervention du docteur Rochat :

- Je suis venu une fois chez tante Annette. J'ai essayé d'emboutir. D'abord elle avait des brucelles microscopiques comme des cheveux, fallait pas souffler sur la platine, parce qu'ils s'en allaient, fallait pas avoir les mains mouillés ou transpirer. Moi j'avais pu en faire deux dont une ratée au moins en cinq minutes.

Retour à Annette Dépraz

- Je faisais des petits huit. Il fallait des plaques comme des petits huit, de tout petits huit. Dans ces petits huit, la pierre était quasi invisible. Les yeux nous sortaient de la tête. On travaillait sans lunettes. Ma voisine qui travaillait, c'était (pour) son beau-frère Léon Lugrin, la payait encore moins que moi. Il la payait entre 15 et 18 centimes la grosse. Elle me disait : « Tu as des petits huit à faire, l'envie ne te prend-y pas de les passer par la fenêtre ? »

Après les Meylan m'avaient payée 25 cts la grosse. A un moment donné, dans l'industrie, il y avait davantage de travail. Les Italiens avaient commencé à venir. Je disais à mon patron-fabricant, je travaillais pour les garçons à Emile Meylan du Lieu qui étaient très gentils avec moi, Millet et Roby. Alors je leur dois quand même de la reconnaissance. Pendant qu'il y avait du chômage, le travail qu'il y avait dans ma partie, ils me l'apportaient toujours. Ils avaient une ouvrière qui était célibataire qui pouvait faire autre chose. Ils lui avaient dit, le travail qui reste, on le garde pour Mme Annette. Mais vous savez, il y avait des fois, c'étaient les ouvriers qui allaient et venaient du Pont ou du Séchey qui m'apportaient et me ramenaient mon travail, tandis que ma voisine qui travaillait pour son beau-frère, elle devait aller lui apporter son travail tous les jours à cinq heures et par tous les temps. Elle s'est eue perdue dans la neige qui tourbillonnait en allant porter son travail.

- Oui (dit le docteur Rochat) c'étaient de bonnes relations de famille sous le regard de notre Seigneur !

- Les Meylan m'avaient payée 25 à 30 cts. Des fois j'en avais beaucoup à faire. Des fois où Marie-Alice était malade, ils ne m'ont jamais obligée à tout faire. « Faites ce que vous pouvez », me disaient-ils. Ils avaient quand même de la considération. Des fois, quand les ouvriers m'apportaient du travail le soir, quand ils sortaient de l'usine à 6 heures ou 6 heures et demie, ils me disaient en m'apportant le travail : « Il nous faudrait l'avoir pour demain matin, pourriez-vous le faire ? » Je travaillais des fois jusqu'à deux heures et demie trois heures.

Et le matin j'attendais les ouvriers sur la route qui venaient du Pont qui pouvaient apporter ce travail à l'usine à sept heures du matin.

Et puis, quand les ouvrières italiennes étaient arrivées, elles étaient payées directement 2.- de l'heure. Roby Meylan, qui venait vers moi, vous savez, le mari à Marie Rochat, la sœur à James, le docteur, je lui avais dit : « Je suis quand même un peu surprise, les ouvrières italiennes arrivent dans les fabriques et elles sont payées directement 2.- de l'heure, et puis les ouvrières qui travaillent depuis 30 ans... » Vous savez ce qu'il m'avait répondu ? « On sait qu'il y a quelque chose à dire, mais vous comprenez, le travail à domicile, on nous en demande tellement !



Annette Dépraz-Rochat et sa fille Marie-Alice, future Mme Gloor

